

Séance publique du 6 octobre 2014

La Grande Guerre : approche historiographique

par Jules MAURIN

MOTS-CLÉS :

Historiographie - France - Grande Guerre 14-18 - Première Guerre mondiale.

RÉSUMÉ :

Trois temps historiographiques marquent la vision de la Grande Guerre en France. En premier lieu, celui des historiens souvent anciens combattants qui traitent des causes, des responsabilités, de la gestion du conflit. Lors du second, le champ d'investigation s'élargit thématiquement et géographiquement avec les révolutions de 1917 et l'intervention des Etats-Unis. À la charnière du troisième temps, l'étude de l'opinion publique et des combattants eux-mêmes émerge. Cela est suivi d'une approche globalisante mettant en avant la culture de guerre et le consentement. Cette approche est vite contestée par nombre d'études sur les refus et autres résistances.

L'Histoire de la Grande Guerre débute avec le conflit lui-même, très précocement. Il s'agit déjà d'une histoire des temps présents. Et, en cette année 2014, année du centenaire de l'entrée en guerre, les publications sont nombreuses. Et cette abondance de publications concernant le premier conflit mondial n'est pas nouvelle : pendant un siècle les ouvrages, revues spécialisées, articles de revues généralistes, actes de colloques et même des bandes dessinées n'ont cessé d'être édités. Sur une période de quinze ans, de 1983 à 1998, on recense près de mille titres et ceci uniquement pour la France, avec des pics de publications lors du soixante-dixième anniversaire de l'entrée en guerre (1984), puis lors du quatre-vingtième en 1994, mais aussi à un degré moindre, pour les anniversaires de la fin du conflit en novembre 1918, à savoir en 1988 et 1998.

L'historiographie française de la Grande Guerre est plus importante en France qu'ailleurs en Europe et dans le monde. Ceci résulte, me semble-t-il, de l'importance du Front Occidental qui touche principalement et durablement le nord et le nord-est de la France, de l'ampleur des pertes humaines qui ont un écho profond et durable dans le moindre village du pays qui a édifié ensuite son monument aux morts et/ou des plaques commémoratives dans les lieux de culte, sans compter les publications de notices où figurent les morts pour la France par communes, et même pour certaines par professions. La Grande Guerre est donc devenue un marqueur essentiel pour l'Histoire de France. Pour les autres pays, l'Allemagne par exemple, la Russie-URSS, le Royaume-Uni, les USA et bien d'autres, la Seconde Guerre mondiale a bien plus d'importance de ce point de vue : c'est pour ces pays le marqueur fondamental de leur histoire contemporaine et cela se retrouve dans leur historiographie respective.

Concernant l'historiographie française de la Grande Guerre trois temps, trois périodes se dégagent : la première couvre une large période, du début de la guerre aux années soixante, la seconde s'étend sur une trentaine d'années jusque vers la fin des années quatre-vingt, enfin une troisième depuis ces années-là.

*
* *

Dans la période initiale qui, par sa durée est la plus importante, les historiens qui marquent cette époque s'intéressent principalement aux origines de la Grande Guerre et s'emploient même, du moins dans l'immédiat après-guerre, à rechercher les responsabilités dans son déclenchement. Comment a-t-on pu en arriver là, à un tel cataclysme ? Telle est la question centrale. Mais à quelle date faut-il remonter pour en trouver les origines ? L'évocation de la victoire prussienne de 1871 avec ses conséquences, l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire Allemand sont souvent présentées même si on considère qu'avant la fin du XIX^e siècle, ce n'est plus la question centrale, même au moment où dans le *Tour de France de deux enfants* sur lequel de nombreux petits écoliers français apprennent à lire, on parle de la nécessité de rendre à la France ces "provinces perdues". Et ceci revient, tel un leitmotiv, dans la grande presse, notamment la presse nationaliste.

L'analyse de la création des grands empires coloniaux et des frictions internationales qui s'ensuivent tient aussi une place importante. Mais c'est aussi pour remarquer que les heurts entre les grandes puissances sont complexes. Dans ce domaine la France se trouve confrontée tout autant au Royaume-Uni qu'à l'Empire Allemand. L'affaire de Fachoda en 1898 entre la France et le Royaume-Uni est aussi importante que celles de 1905 et 1911 qui opposent la France et l'Empire Allemand à propos du Maroc et qui aboutissent à l'établissement du protectorat français au Maroc en 1912. L'on remarque aussi que la course à la primauté navale pour des raisons à la fois économiques, commerciales et militaires est omniprésente sur la durée et oppose cette fois le Royaume-Uni et l'Allemagne.

La mise en place, malgré ces frictions, des grandes alliances est soulignée. Il s'agit de la Triple Entente de 1891 qui élargit au Royaume-Uni l'alliance franco-russe. Le résultat du long travail méticuleux du ministre français des affaires étrangères Delcassé, l'homme qui a méthodiquement tissé la toile d'araignée à l'encontre des empires centraux, autrichien et allemand, est soulignée en reprenant ici les termes du secrétaire général du gouvernement français en 1914, Abel Ferry. Cette alliance est souvent qualifiée de défensive. En face la Triplice concerne les deux grands empires allemand et austro-hongrois et l'Italie.

Mais les historiens soulignent tous que cette alliance à trois est fragile, l'Italie en est le maillon faible, à cause du passé plus ou moins récent qui l'a opposé à l'Empire Austro-Hongrois sur leur frontière alpine. On touche ici à la question fondamentale des nationalités qui, plus largement et plus profondément, atteint l'Empire Austro-Hongrois, le menaçant d'éclatement, d'implosion même, pour peu que la Russie se proclamant protectrice des slaves dans les Balkans s'en mêle.

Partout enfin les historiens de cette époque soulignent les progrès du nationalisme qui prend des formes diverses, imprègne la grande presse et donc une partie de l'opinion, notamment en France dans les milieux intellectuels essentiellement parisiens. Ce nationalisme se révèle dans la décennie avant-guerre souvent tapageur

à la façon de la ligue pangermanique et en France dans la ligue d'Action Française. À l'inverse on note aussi, mais pour moins y insister, car dans l'immédiat, ce n'est pas le courant de pensée qui va l'emporter, la présence des mouvements socialistes, plus ou moins pacifistes, plus ou moins puissants et structurés. Ils sont à l'origine de la crise russe du début du siècle mais sont puissants et mieux organisés en Allemagne avec le SPD et en France avec la SFIO, ce qui se traduit par une puissance électorale forte. Les mouvements socialistes nationaux ont créé la II^e internationale ouvrière qui devait par principe œuvrer pour la paix.

L'histoire du déclenchement du conflit en quelques semaines, en 1914, est aussi analysée par plusieurs générations d'historiens. L'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand le 28 juin à Sarajevo entraîne la crise entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie. Le gouvernement austro-hongrois estime que la survie de son Empire est en jeu si le crime de Sarajevo, attribué aux nationalistes serbes, reste impuni. L'empereur Guillaume II, consulté, approuve cette fermeté le 5 juillet, pensant que le conflit, si conflit il y a, restera localisé comme auparavant. De son côté la Russie soutient fermement la Serbie. Telle une mécanique inexorable on va vers la guerre sans que rien ni personne ne puisse l'enrayer. On le constate en trois dates clés :

1°) Le 23 juillet l'Autriche-Hongrie adresse un ultimatum très dur à la Serbie exigeant même que des policiers austro-hongrois mènent l'enquête sur l'assassinat de l'Archiduc, ce qui revient à nier de fait la souveraineté serbe. L'acceptation par la Serbie de la quasi-totalité de l'ultimatum, hormis l'intrusion de la police austro-hongroise, n'y change rien, pas plus d'ailleurs que les hésitations de Guillaume II qui prend maintenant la mesure de l'enclenchement d'un conflit généralisé, pas plus que les efforts du ministre britannique des Affaires Étrangères qui tente de mettre sur pied une conférence européenne pour sauver la paix, pas plus que la tentative du chancelier allemand Bethmann Hollweg pour convaincre le Royaume-Uni de rester neutre.

2°) Le 26 juillet la Russie déclenche une mobilisation partielle car le gouvernement du Tsar sait qu'il faudra du temps pour mobiliser les forces de l'Empire Russe à cause de son étendue et de la lenteur des transports ferroviaires.

3°) Cette mobilisation en Russie aboutit le 1^{er} août à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, suivie le 3 août de la déclaration de guerre à la France, suivie de l'invasion rapide de la Belgique, État dont la neutralité a été reconnue quatre-vingts ans auparavant lors de la création de la Belgique par toutes les grandes puissances européennes. Ceci amène le Royaume-Uni à entrer en guerre contre les puissances centrales pour assurer la défense du droit international.

L'application mécanique des systèmes d'alliances entraîne les mobilisations et la guerre dans un enchaînement inéluctable, fatal, que personne n'est en mesure d'arrêter. Tels sont les faits établis par les historiens qui globalement pendant toute cette première période s'imposent, et de façon plus durable encore, jusqu'à aujourd'hui.

Quant à la responsabilité dans le déclenchement du conflit, dans l'immédiat après-guerre, l'historiographie française l'attribue volontiers et souvent avec forces détails à l'Allemagne et plus précisément à l'Empereur Guillaume II. Dans un degré moindre, on prend en compte le poids des États-Majors et de leurs chefs, en France Joffre, pour souligner qu'à partir d'une certaine limite ce sont les militaires qui, craignant de se faire surprendre et déborder par l'adversaire, convainquent les gouvernements civils à décider la mobilisation.

Dans cette première phase historiographique il faut faire une place à part aux publications de la Dotation Carnegie pour la paix internationale. C'est le Professeur James T. Shotwell, de l'Université Columbia, qui dirige cette collection qui comporte des séries nationales concernant les états belligérants. L'approche est ici très différente de celle qu'évoquée ci-dessus. Il s'agit de voir comment les différents pays ont vécu la guerre. Ainsi la série française traite pour la durée de la guerre des différents secteurs économiques – l'agriculture, l'industrie, les transports, les finances publiques –, de la population, des réfugiés, des prisonniers de guerre, de la santé publique et même des formes de gouvernement de guerre. Les auteurs, judicieusement choisis, sont tous des spécialistes du sujet abordé, même s'ils ne sont pas tous, loin s'en faut, des historiens. Mais on y retrouve aussi les grands historiens de l'époque, par exemple Pierre Renouvin en France pour *Les formes de gouvernement de guerre*, et Pirenne pour le volume *La Belgique et la Grande Guerre*.

Toute cette période est marquée de l'empreinte et du poids des historiens anciens combattants. Deux sont incontournables : Jules Isaac et plus encore Pierre Renouvin qui ont consacré l'essentiel de leur travail scientifique à ce conflit qu'ils avaient vécu et subi jusque dans leur chair, Pierre Renouvin en étant revenu amputé d'un bras. Tous deux ont mis l'accent sur les aspects politiques, diplomatiques du conflit. Pourtant, dès cette période, et dès l'immédiat après-guerre, des anciens combattants livrent leur expérience. Non sans polémiques. Et c'est ainsi que Jean Norton Cru, lui-même ancien combattant, recense dans un ouvrage célèbre paru en 1929, *Témoins*, les témoignages publiés par des combattants de la grande guerre ou d'autres témoins. Il en propose une analyse critique qui par bien des égards ressemble à celle que l'historien applique généralement à ses sources, analyse faite de recoupements et tenant compte de la vraisemblance des faits rapportés. Il va même bien au-delà et classe ces témoignages par ordre de valeur.

On remarque aussi que véritablement aucun historien de l'époque ne prend en compte les polémiques qui alimentent, dans les années trente surtout, certains organes de presse et qui concernent l'autre face du conflit : refus d'obéissance individuels ou collectifs (mutineries) exécutions sommaires, fusillés pour l'exemple, rôle des cours martiales, des conseils de guerre. Il faudra attendre plus tard, les autres temps historiographiques, pour voir traiter ces sujets par les historiens.

*

* *

La deuxième période qui court des années soixante à la fin des années quatre-vingt, s'inscrit dans la continuité de la période antérieure car pour beaucoup les historiens de cette époque sont soit des anciens élèves de P. Renouvin, soit sont imprégnés très profondément de ses analyses toujours claires, limpides et mesurées même lorsqu'elles relatent des événements complexes.

On constate d'abord un élargissement géographique des recherches historiques qui vont maintenant bien au-delà de l'Europe. Elles concernent en priorité les États-Unis et la Russie-URSS. L'intervention américaine sur le front européen en 1917 est analysée en prenant en compte sa genèse et en particulier les rapports France/États-Unis depuis 1914, mais aussi l'impact militaire du concours américain et ses conséquences dans les relations internationales, dans les traités de paix mettant un terme au conflit et dans la création de la Société des Nations, pour tenter d'éviter

à l'avenir une nouvelle épreuve, un nouveau cataclysme mondial. De même la Révolution russe de 1917 aboutissant à une paix séparée de la Russie puis à la prise du pouvoir par les Bolchevicks et à l'instauration d'un régime politique autoritaire, et rapidement dictatorial à Moscou est analysée par des historiens français qui en font leur spécialité.

Au-delà de ces deux grandes puissances, cet élargissement concerne d'autres zones géographiques en particulier l'Afrique, notamment l'Afrique francophone, que ce soit l'Afrique du Nord, en particulier l'Algérie ou les pays constituant auparavant l'Afrique occidentale française. Il s'agit ici de traiter de leur participation, notamment humaine, en terme de soldats et de combattants à la Grande Guerre au côté des soldats métropolitains. Pour ces pays, mais plus encore pour les USA ou pour la Russie-URSS les études traitent tout à la fois des relations internationales et des effets économiques et sociaux de la Grande Guerre.

Il s'agit là d'un élargissement thématique important qui est analysé dans de multiples directions allant des buts de guerre économiques, au rôle des classes sociales, notamment des ouvriers à commencer par ceux travaillant pour les industries militaires dans les chantiers navals et l'armement en général.

Cet élargissement touche aussi, particulièrement à la fin des années soixante-dix, l'histoire politique et le rôle novateur mais encore assez mal cerné de l'opinion publique présentée bien souvent, bien trop souvent, comme unanime lors du conflit.

L'histoire militaire est aussi abordée autrement que sur le plan diplomatique et des relations internationales. D'abord par le poids en France des anciens combattants dans la société et dans la vie politique dans l'entre-deux-guerres. Ceci se concrétise par un lobby très fort que Clemenceau anticipe dès 1919 en disant à propos des anciens combattants "ils ont des droits sur nous". L'ensemble de la société ne peut rester indifférente devant eux et devant leurs organisations puissantes par leurs effectifs et concernant l'ensemble du territoire, de la capitale à la plus modeste commune.

Des sujets, jusque-là tabous, attirent l'intérêt des historiens et en premier lieu les mutineries de l'armée française consécutives à l'offensive Nivelle d'avril 1917. L'accès aux sources militaires, même si c'est encore par dérogation du Ministère, n'y est pas étranger. Ainsi l'histoire militaire dans tous ses aspects sociaux est possible désormais grâce à l'ouverture progressive des registres matricules du recrutement pour les plus anciennes classes d'âge ayant participé au conflit, et pour les plus récentes par dérogations. Tout est quasiment concomitant avec la découverte de documents nouveaux et rares d'anciens combattants, exhumés et publiés par de jeunes historiens et qui vont marquer l'histoire de la Grande Guerre : citons-en deux, exceptionnels : *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, et celui de l'Alsacien Richert qui a vécu la guerre dans l'armée impériale allemande. Mais on pourrait en citer d'autres, tel celui du sergent Granger.

Cette deuxième période marque donc l'élargissement des recherches, pratiquement dans toutes les directions, économiques, sociales, politiques, militaires tout en prenant en compte, grâce à l'apport d'autres sciences humaines – sociologie, anthropologie, ethnologie, psychologie – l'homme, le soldat, le combattant dans sa globalité et dans ses différences. Cette phase est en quelque sorte celle des confluences.

*

* *

La troisième période débute à partir des années quatre-vingt. Une interrogation domine même si elle n'est pas nouvelle et a été déjà abordée dans les deux périodes antérieures : comment expliquer, rendre compte de la ténacité des combattants et de l'arrière pendant une si longue guerre, cinquante-deux mois ? Comment expliquer l'insupportable, le nombre des tués, des blessés et des prisonniers ? Comment expliquer "l'indescriptible et l'incompréhensible" ?, termes empruntés ici à J.-B. Duroselle. Sans vraiment tenir compte des études récentes antérieures bien plus nuancées, un groupe d'historiens dynamiques, ouverts à l'international, propose une explication globalisante et ceci dans des ouvrages et articles de revues nombreux. L'explication est globalisante et même séduisante. Il s'agit de la "culture de guerre" résultat d'une "auto-mobilisation des sociétés et des individus", d'une adhésion, d'un "consentement" unanime des hommes, des femmes, des soldats et combattants, de l'avant et de l'arrière. Ce concept s'est structuré autour de l'idée de *Nation*. La puissance, la variété, la modernité de la propagande allant jusqu'au cinéma n'explique pas tout. Les institutions et l'État n'ont pas pu seuls susciter cette vague. Ce sont des milliers d'individus, issus de milieux variés qui ont constitué cet encadrement social invisible mais efficace.

Dans ce processus spontané, l'État ne joue finalement qu'un rôle d'accompagnateur. Le rôle des intellectuels, y compris les artistes, est plus central. Ce sont eux qui décrivent, parfois et souvent amplifient les "atrocités allemandes" car ils luttent contre la Barbarie et pour la Civilisation et les Droits de l'homme. Les historiens qui n'ont connu aucun conflit majeur, insistent sur la violence de guerre, exercée ou subie. Tout ceci explique que la guerre soit totale, le front et l'arrière unis, voire unanimes. La culture de guerre se nourrit "d'espérances de type religieux". Ce système de représentations, structuré autour de l'idée de nation idéale, aux racines profondes et anciennes, explique pourquoi à l'avant comme à l'arrière on a tenu. Cette conception globalisante est de nature idéologique et seulement de nature idéologique. Elle ne tient pas compte des sociétés déjà fortement diversifiées en 1914. Aussi, rapidement, d'autres historiens proposent de prendre en compte d'autres éléments, d'autres facteurs.

Déjà, antérieurement, j'avais tenté de montrer que les combattants de la Grande Guerre avaient tenu essentiellement par devoir, notion bien répandue à l'époque dans de nombreuses strates de la société, l'école républicaine elle-même en étant un vecteur. Toutefois tenir n'empêche pas de se défilier si on le peut en utilisant parfois la loi : les stratégies d'évitement l'utilisent notamment par l'engagement volontaire pour la durée de la guerre qui permet de choisir son arme : très vite le nombre d'engagés augmente et même fortement jusqu'à représenter un tiers des jeunes classes d'âge appelées par anticipation et l'on ne s'engage pas alors dans l'infanterie. Les témoignages publiés, celui du caporal Granger, qui parle de "filon" lorsqu'il est désigné comme instructeur, comme celui de Louis Barthas plus généralement, montrent que l'adhésion est loin d'être généralisée. La culture d'obéissance, à l'instar de la culture de guerre, a aussi ses limites.

L'importance et le rôle de l'État dans l'élaboration et la diversification de la propagande qualifiée très tôt de "bourrage de crâne", dans le contrôle des combattants et même de la population sont réappréciés. De même les effets des contrôles, de la pression psychologique et de la contrainte militaire allant jusqu'à la répression autorisée ou non des combattants qui flanchent, est réévaluée. Tout en tenant compte d'autres facteurs multiples, comme la solidarité au sein de petits groupes, de l'escouade, qui subsiste alors même que le brassage des hommes au sein des régiments devient la règle par nécessité et non point par une quelconque idéologie :

il s'agit simplement de combler les vides laissés dans les régiments décimés par le nombre de tués, blessés évacués et prisonniers. L'ouverture des archives de la justice militaire, archives analysées aujourd'hui avec soin, permet d'avancer l'idée que la contrainte et la répression sont bien présentes et efficaces. Certains faits montrent qu'on va bien au-delà des controverses de la presse dans l'entre-deux-guerres.

Enfin il m'apparaît qu'il existe en ce début du XXI^e siècle un véritable élargissement de la recherche pour prendre en compte des groupes restreints mais symboliquement révélateurs, comme les profiteurs de guerre ? Il faut y ajouter le vaste programme de recherche entrepris sur les capitales en guerre. L'histoire de la Grande Guerre n'est donc pas close. Et ceci sans prendre en compte l'histoire des hommes, plus ou moins célèbres, civils et militaires qui ont fourni matière depuis le début à de très nombreuses et volumineuses biographies.

Cette analyse et cette périodisation montrent, me semble-t-il, que les travaux de l'historien ne sont pas sans lien avec les centres d'intérêt, les préoccupations de la société dans laquelle il vit. Ceci concerne essentiellement l'historiographie française, retenue ici.

Ainsi, dans l'entre-deux guerres, ce sont les origines de la guerre, l'enchaînement des événements qui en un mois aboutissent à une guerre générale européenne, qui deviendra ensuite mondiale, ainsi que la recherche des responsabilités du conflit, attribuées d'abord à l'Allemagne impériale, point de vue qui par la suite s'estompe notamment après la seconde guerre mondiale où les choses sont plus claires et même évidentes.

La période qui suit amène à un élargissement géographique et thématique des recherches sur la Grande Guerre et sur ses conséquences. C'est ainsi que les révolutions de l'après-guerre et la Révolution russe de 1917, libérale puis bolchévique, sont analysées, de même que les conséquences économiques et financières pour de nombreux pays et notamment pour la République de Weimar.

Enfin, dans la période plus récente, on remarque l'ouverture des historiens qui prennent en compte d'autres disciplines dans leur analyse, notamment la sociologie, l'anthropologie, la psychologie. Parallèlement les moyens techniques nouveaux, en particulier l'informatique permettent de traiter la masse de dossiers individuels des combattants et de proposer une vision de la guerre vue d'en bas. Et ceci est concomitant des publications, des récits et mémoires d'anciens combattants qui contribuent grandement à la compréhension du conflit, même si, sur ce plan, l'interprétation un temps globalisante, unanimiste, est ensuite nuancée voire remise en cause.

Dans ces trois temps historiographiques on retrouve la confirmation des propos de Marc Bloch selon lesquels l'historien est de son temps et de son pays.

QUELQUES REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Généraux :

- MAURIN J., JAUFFRET J.-Ch. (dir.) : *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations*. 2002
- AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER J.-J. (dir.) : *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*. 2004
- PROST A., WINTER J. : *Penser la Grande Guerre. Essai d'historiographie*. 2004

Autres :

- ISAAC J. : *Joffre et Laurezac*. 1922
1914. Le problème des origines de la guerre. 1933
- RENOUVIN P. : *Les formes du gouvernement de guerre*. 1925
Les origines immédiates de la guerre... 1927
La crise européenne et la Grande Guerre... 1934
Histoire des relations internationales 1871-1929. 1956
- NORTON CRU J. : *Témoins...* 1929
- GENEVOIX M. : *Les Épargés*, 1923
Ceux de 14. éd. de 1962
- DUCASSE A., MEYER J., PERREUX G. : *Vie et mort des Français 1914-1918*. 1962
- FERRY A. : *Les carnets secrets (1914-1918)*. 1957
- DUROSELLE J.-J. : *La France et les Français 1914-1918*. 1972
La Grande Guerre des Français... 1994
- BECKER J.-J. : *Comment les Français sont entrés en guerre*. 1977
La France en guerre 1914-1918... 1988
- PEDRONCINI G. : *Les mutineries de 1917...* 1967
Histoire militaire de la France. T. III. 1997
- FERRO M. : *La Révolution de 1917...* 1976
- KASPI A. : *Le temps des Américains...* 1976
- PROST A. : *Les anciens combattants...* 1977
- BARTHAS L. : *Les carnets de guerre...* (présentation CAZALS R.) 1978 (1^{re} éd.)
- NOUAILHAT Y.-H. : *France et Etats-Unis août 14-avril 17*. 1979
- MEYNIER G. : *L'Algérie révélée...* 1981
- MICHEL M. : *L'Appel à l'Afrique...* 1982
- MAURIN J. : *Armée-Guerre-Société...* 1982 (2^e éd. 2013)
- SOUTOU G.-H. : *L'Or et le sang...* 1989
- BECKER J.-J., WINTER J., KRUMEICH G., BECKER A., AUDOUIN-ROUZEAU S. (dir.) : *Guerre et cultures 1914-1918*. 1994
- RICHERT D. : *Cahiers d'un survivant...* 1994
- CAUCANAS S., CAZALS R. : *Traces de 14-18*. 1997
- ROUSSEAU F. : *La guerre censurée...* 1999
- OFFENSTADT N., *Les fusillés de la Grande Guerre...* 1999
- AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A. : *Retrouver la guerre* 2000
- MICHEL M. (Présentation) : *Jules Isaac, un historien de la Grande Guerre*. 2004
- CAZALS R., PICARD E., ROLLAND D. (dir.) : *La Grande Guerre...* 2005
- COCHET F. : *Survivre au front 1914-1918...* 2005
- LOEZ A. : *14-18, Les refus de la guerre...* 2013